

Quand naissait La Baule. Les kermesses paroissiales d'Escoublac

Avant d'arriver en gare de La Baule-Escoublac, le voyageur qui, pour avoir fait souvent le parcours de Saint-Nazaire au Croisic, en connaît les moindres aspects, n'en ressent pas moins chaque fois la même surprise en apercevant, peinte sur le pignon d'une maison toute proche de la station ferroviaire, une publicité aux lettres encore bien lisibles, même si les couleurs ont pâli : *Lisez Le Phare ! ... Le Phare* est un journal local de tradition anticléricale, disparu au moment de la Libération, pour avoir accepté de collaborer avec l'occupant. Voici donc près de cinquante ans que ce journal n'existe plus, et, aux abords de la gare principale de La Baule, nous sommes toujours invités à en faire notre lecture habituelle.

Ce brusque rappel du passé n'est-il pas une sorte de provocation à remonter le cours du temps pour retrouver une époque, qui pour être proche de nous, ne nous en paraît pas moins lointaine ? La dénomination même de la gare nous invite à un tel voyage : *La Baule-Escoublac*, deux mots liés ensemble pour désigner une même agglomération.

La Baule est le nom de lieu emprunté au langage de la région. On appelle « bôle » (avec un « o » surmonté d'un accent circonflexe) un trou d'eau entouré de terre ou de sable. Ce mot de « bôle » désignait aussi autrefois le récipient destiné à recevoir une boisson : on disait « une » bole (ou bolée) et non pas « un » bol. Ce fut l'erreur, dit-on, d'un employé de chemin de fer qui modifia l'orthographe et fit préférer La Baule (« au » au lieu de « ô ») pour désigner ce qui allait devenir « la plus belle plage d'Europe », pour en revenir aux publicités.

Il y a cent ans, La Baule était déjà connue. Le chemin de fer de Saint-Nazaire au Croisic fut inauguré en 1879. Les paludiers de Saillé, affirment leurs descendants, montés à Paris en grand costume local, avaient impressionné le ministre et contribué ainsi à faire prolonger la ligne le long de la Côte.

Une chapelle avait été inaugurée à La Baule à la demande des propriétaires. Le curé d'Escoublac en était responsable comme de l'en-

semble d'un territoire qui comprenait toute la commune, y compris une partie du territoire de Pornichet comprise en-deça d'un cours d'eau qui la séparait de la commune de Saint-Nazaire.

La paroisse d'Escoublac est très ancienne. Les moines de l'abbaye Saint-Florent de Saumur y avait fondé un prieuré auquel ils joignirent la cure au XII^e siècle, en achetant au curé le droit de ses fils. Les moines desservirent le prieuré-cure jusqu'au XVIII^e siècle.

Deux évêques de Nantes, l'oncle et le neveu, étaient originaires d'Escoublac, Bernard d'Escoublac et Robert d'Escoublac, au temps de saint Bernard et des croisades. Bernard, après avoir rempli de hautes charges dans le diocèse de Nantes, s'était fait moine à Clairveaux. Devenu évêque, il contribua à établir la vie canoniale, en fondant deux abbayes, à Pornic et à Geneston. Robert, lui, mourut à son retour de Jérusalem.

Si vous visitez l'église d'Escoublac, vous y admirerez deux vitraux anciens placés en médaillon au fond de l'édifice. L'un représente le roi David chantant les Psaumes. L'autre est appelé « le vœu du chevalier ». Ces deux tableaux rappellent le rôle joué par les moines et celui joué par les Templiers qui possédaient des terres dans la presqu'île guérandaise. Ils proviennent de l'ancienne église enfouie sous les sables de la forêt, semée seulement au XIX^e siècle pour retenir les dunes.

En effet, tout le village fut reconstruit plus haut à la fin du XVIII^e siècle. L'église actuelle achevée en 1786 est la réplique de celle dont, avant la guerre de 1939, on pouvait encore apercevoir le mur d'abside. Recouverte d'un blockaus, l'église a complètement disparu. Une croix en indique l'emplacement.

Escoublac, c'est donc toute une histoire dont je viens de vous rappeler les grands traits afin de mieux situer le sujet de cette communication.

Après avoir situé les lieux, voyons maintenant l'époque où se déroulent les « kermesses d'Escoublac », au moment où naissait — ou plutôt se développait — La Baule.

La kermesse, du flamand *kerkmeiss* (messe de l'église), c'est au point de départ l'équivalent nordique de la fête patronale, qu'on appelait dans le Pays nantais l'*assemblée*, qui revêtait un double aspect de fête religieuse et de fête profane. La dissociation entre les deux aspects fut souvent l'occasion de conflits au XIX^e siècle. On vit des curés supprimer la procession traditionnelle de l'après-midi pour protester contre la présence de forains qui ne fermaient pas leurs étalages ou n'arrêtaient pas leurs manèges au moment où se déroulait une manifestation religieuse. La naissance de comités des fêtes et le refus d'arbitrage des municipalités n'arrangeaient pas les choses. En certaines paroisses on cherchait des compromis, mais ailleurs, c'était la rupture. La kermesse était devenue, elle aussi, dans le

nord, fête plus profane que religieuse. Ce n'est pas sans paradoxe que l'on voit le mot récupéré par le clergé au profit de ses œuvres.

Des kermesses paroissiales d'Escoublac, voyons le maître d'œuvre et les manifestations dans le cadre particulier qui leur fut propre au début du XX^e siècle.

Le maître d'œuvre — j'écrirais volontiers « le metteur en scène » dans le cas qui nous intéresse — c'est le curé Louis-Marie André, un homme hors du commun et aussi un prêtre bien situé dans son époque, ce moment où l'Église est au plus fort de la lutte contre la politique d'un gouvernement anticlérical.

Malgré la modestie du poste qu'il occupe, Louis-Marie André a mérité une notice nécrologique dans *La Semaine Religieuse* du diocèse de Nantes, honneur réservé aux dignitaires de l'Église, aux chanoines, aux grands curés, ou à ceux qui ont donné le témoignage d'une vie héroïque.

Grâce à cette notice nous connaissons mieux le curé d'Escoublac. Il est né à Plessé, un gros bourg du nord de la Loire-Inférieure, proche de Redon, en 1851. Il a été ordonné prêtre en 1877, a été nommé curé en 1898 et est mort en 1917. Il a donc été à peine vingt ans à Escoublac, mais il y a laissé un impérissable souvenir.

Son portrait a été tracé par son biographe, un de ses confrères qui l'a bien connu pour avoir vécu dans la même cure : « De très belle prestance, la tête haute, la voix mâle, le geste décidé, une santé vigoureuse, tout l'extérieur décelait la puissance... »

Tel est le portrait physique. Les vieux Escoublacais qui l'ont rencontré dans leur jeunesse ratifient pleinement les traits ainsi tracés. Ils ajoutent qu'il était habituellement accompagné d'un gros chien, ce qui achevait de lui donner un air de « propriétaire ».

« L'âme, ajoute le biographe, était d'accord avec ces dons physiques : intelligence très apercevante du but et des moyens d'y parvenir, volonté tenace et capable de lutter, cœur facile à émouvoir, sensible à tous les appels, d'où qu'ils viennent ». Ces qualités, l'abbé André les mit totalement au service de sa charge de pasteur.

Il faudrait peut-être mettre une limite au portrait : il semble que le curé d'Escoublac n'était pas très cultivé. Il datait de l'an mil le vitrail de David, le vieillissant de quelques siècles, substituait saint Augustin à saint Servais qu'il ne connaissait pas et dont il méconnaissait la place dans l'histoire de la paroisse et baptisait de sa propre autorité sainte Agnès la statue d'une martyre qui était probablement sainte Catherine, mais sûrement pas sainte Agnès. Il ne craignait pas d'appeler abbatiale l'ancienne église d'Escoublac. Il mérita pourtant les félicitations de la Société d'ar-

chéologie et il n'en était pas peu fier. Se pose donc la question des études, qu'il avait faites. Il fut ordonné à 26 ans, ce qui, à l'époque était relativement tard. Il parle du service militaire qu'il a accompli en Algérie, et, à son époque, les séminaristes en étaient dispensés. Voici ce qu'il écrit :

« Quand j'étais petit, j'avais horreur de l'école et je m'en exemptais tant que je pouvais. Batailleur de tempérament, je ne cherchais que plaies et bosses à mes camarades qui me redoutaient comme un croquemitaine. Mais heureusement pour moi, j'avais une mère qui ne me manquait pas. A la moindre fredaine, la bonne femme saisissait une trique dans le fagot, m'en flanquait une bonne tournée et me rabattait le caquet d'un seul coup. Elle avait raison et je l'en ai remerciée quand j'étais sur les sables de l'Algérie en lui écrivant ces simples mots : ma bonne mère, grâce aux coups que vous m'avez abondamment distribués, j'ai appris à lire, à écrire et à bien me conduire... Vous avez fait de moi un homme et un vrai soldat. Vive la France ! ». Il parle d'ailleurs d'avoir été sous-officier. Il parle de ses 20 ans en 1870. Mais, par ailleurs, il évoque le souvenir de Guérande avec une sorte de nostalgie.

Ces confidences, l'abbé André nous les fait dans ce *Bulletin paroissial* qu'il avait fondé en 1908 et qui s'intitule « *Le petit semeur* ». A vrai dire, le bulletin avait été publié plus tôt mais sous forme photocopie. Contrairement à beaucoup d'autres il devint imprimé et utilisa un fond commun. M. le professeur Lagrée estime qu'en 1906 il existait dans le diocèse de Nantes 36 bulletins mensuels et 40 hebdomadaires, ce qui place le curé d'Escoublac parmi les précurseurs.

Nous conservons la collection complète des bulletins de l'abbé André, qui ont été reliés en partie. Elle constitue le précieux témoignage de la vie d'une paroisse au début du siècle. Le curé d'Escoublac s'y exprime chaque semaine en une liberté totale, ne craignant personne (cf. le cas Waldeck-Rousseau), ferrillant au nom de la foi et combattant les ennemis de l'Église, mettant en garde ses paroissiens contre les dangers qui les menacent (cf. les Bibles offertes par des pasteurs anglais (1)...

Il ne craint pas de prendre des positions politiques au moment des élections — le blocard l'a emporté sur le libéral. C'est la preuve que « le scrutin d'arrondissement est l'expression formelle de l'abâtissement et de la corruption du peuple... Tout est à vendre, le gosier, le ventre, l'honneur,

(1) Un enfant d'Escoublac ayant été exclu des examens du certificat d'études sur l'accusation de copiage, le curé ne craint pas de rapprocher cet incident de l'accusation portée dans des milieux chrétiens de celui du président du Conseil renvoyé d'un collège catholique pour cette même accusation. Il rapporte ainsi un ragot sans fondement.

Le curé d'Escoublac met en garde ses paroissiens de La Baule contre les pasteurs anglicans qui leur proposent des Bibles pendant la saison. La cause est sans appel : ce sont des hérétiques, et, de plus, ils appartiennent à la nation des « ennemis héréditaires ».

la conscience et même la religion et cette foire ignoble s'appelle la Souveraineté du Peuple ».

Chaque semaine, l'abbé André place en première page un article signé de son nom, suivi d'un qualificatif qui ne manque pas d'originalité. On trouve :

curé recruteur, curé entraîneur
 curé sans fiel, mais sans peur,
 curé ami des petits,
 curé amateur du vrai,
 curé enrôleur (pour le catéchisme),
 curé très sensible (il a pleuré de la piété des enfants à la communion),
 curé cocardier (le drapeau du Patro, le drapeau des zouaves de Charette)
 curé catholique et breton toujours,
 curé général de paroisse,
 curé anti-masque,
 curé marin (quartier-maître du grand amiral qui est Dieu),
 curé en détachement (officier de l'évêque),

Dans des articles concernant les kermesses il signe « curé fêtard » et « curé bon socialiste ».

On perçoit aussi à travers les articles le passé du curé d'Escoublac marqué par les postes précédemment occupés par lui. Avant de venir comme curé à Escoublac, Louis-Marie André avait été vicaire à Abbarretz. Nommé en 1884 à Legé, le pays de Charette, où il avait ravivé ses sentiments royalistes (lui-même était né dans une paroisse du nord du département dans laquelle était resté vif le souvenir de la royauté), il était ensuite venu à Saint-Nazaire, où il fut chargé du patronage. « Il tendait la main à tous et tous lui tendaient la main », note son biographe.

Il servait d'intermédiaire pour les chercheurs d'emploi. Il était en même temps aumônier de la prison, où il rencontra un assassin condamné à mort qu'il convertit et qui mourut courageusement sur l'échafaud. Cela fit de lui un partisan de la peine de mort.

Tel était le curé d'Escoublac qui allait donner aux kermesses de sa paroisse un succès étonnant, s'appuyant à la fois sur les propriétaires terriens du vieil Escoublac et sur les paroissiens de l'été qui venaient chercher à La Baule du repos. Elles furent marquées par la personnalité parfois encombrante du pasteur.

Pourquoi la kermesse à Escoublac ?

Nous sommes au début du siècle, après le vote de la loi de séparation

en 1906, à un moment dramatique des relations entre l'Église et l'État en France.

Après l'offensive des lois laïques entre 1880 et 1889, une période d'accalmie a permis quelques espoirs. Mais le ralliement voulu par le pape Léon XIII a échoué et l'affaire Dreyfus a permis aux radicaux de prendre le pouvoir. Le curé d'Escoublac ne cache pas ses sentiments et il estime qu'une « guerre sainte » est déclarée « dont l'enjeu, écrit-il, est le salut de l'enfant et l'avenir de l'Église et de la France ». C'est pourquoi il a ouvert une école libre de garçons et se fait « mendiant pour les petits qui ont faim et soif de vérité ». « Je veux une école libre » avait-il dit en arrivant à Escoublac. Il était passionné de l'éducation des enfants et des jeunes. Son discours est celui de l'époque : les enfants appartiennent aux parents et non à l'État. Le curé d'Escoublac répond à l'effort qui est fait dans le diocèse pour sauver les écoles chrétiennes.

Dès 1881, Mgr Le Coq lance un appel en faveur des écoles libres : « Serait-il permis, en face de l'incendie qui se propage, de croiser les bras, de fermer les yeux et de dormir nonchalamment dans un tranquille égoïsme, sous prétexte que le Ciel va faire quelque miracle et tout sauver ? Oui le ciel nous aidera, mais à la condition que nous sachions d'abord nous aider nous-mêmes. Pour l'honneur de la religion, pour le triomphe de l'Église, pour la défense de nos précieuses et saintes libertés, soyons toujours debout et à l'œuvre ; unissons nos efforts, usons pacifiquement et prudemment de tous les moyens légitimes qui sont en notre pouvoir ».

En 1895, Mgr Laroche déclare : « La religion est nécessaire à l'éducation de l'homme et c'est une erreur de croire qu'on puisse, sans elle, le former au devoir et à la vertu. L'expérience de tous les siècles a démontré l'irréalité d'un tel rêve, et nous commençons nous-mêmes à le comprendre. Les progrès croissants du vice dans l'enfance et la jeunesse, la multiplicité des suicides... préoccupent de plus en plus les esprits sérieux, et de tous côtés on se demande quel remède apporter à un tel mal et quels moyens prendre » (2).

« Pour mes œuvres, dit le curé d'Escoublac, il me faut des ressources ». Et il ajoute : « Point d'argent, point de suisse, point de pain, point de soldat ». Et encore : « Trouvez-moi une personne généreuse qui, voulant faire le bien, m'assure un capital dont la rente serait de 3 000 F, et aussitôt j'arrête quêtes, kermesses et toute guerre de la chine ».

Cette personne généreuse ne se présente pas, mais il se sait non seulement « curé des moissonneurs » mais aussi « curé des baigneurs ». Et

(2) *La Semaine Religieuse de Nantes*, 1881 et 1895.

il ne se prive pas de flatter ses paroissiens de l'été, même s'il se tient en garde contre des influences qui porteraient ombrage à son autorité.

« Au silence de l'hiver, écrit-il dans son bulletin, au réveil du printemps a succédé le mouvement estival, c'est-à-dire la vie dans ce qu'elle a de plus joyeux, de plus gai, et souvent de plus consolant. La Baule, en effet, a son caractère particulier qui ne ressemble en rien à l'agitation fébrile de nos grandes villes maritimes ou industrielles. Ici, c'est la station familiale où viennent se reposer, en prenant leurs ébats, de joyeuses nichées d'enfants sortis de la capitale et des autres grandes cités. Pendant de longs mois, ces chers petits ont tenu la tête dans les mains, ont pâli sur les livres classiques et se sont étiolés. Mais ces jeunes plantes sorties de la serre reprennent bientôt leurs jolies couleurs roses, puis s'affermissent au grand soleil du Bon Dieu, et se transforment enfin sous le souffle de la brise en teint méridional et quelque peu algérien. C'est une métamorphose merveilleuse qui rend la joie et l'espoir aux familles chrétiennes qui forment ma station si bien composée de La Baule-sur-mer ». Il convient de remarquer l'appropriation très fréquente chez le curé d'Escoublac, qui bénit le Seigneur de tout cœur de lui avoir donné une station balnéaire « comme La Baule dans laquelle on sait joindre l'utile et l'agréable, c'est-à-dire faire du bien en prenant un repos bien légitime ».

Après la kermesse peut être une véritable fête « qui ne le cède en rien aux plus belles expositions, ni ne cède aux facilités traitées de gaudrioles ». C'est la fête au village qui sera bientôt rehaussée par un spectacle théâtral et par des exercices gymnastiques, car la paroisse s'est enrichie d'un patronage sous la direction du vicaire. Une fête qui est agrémentée par les stands tenus par les vendeuses et des artistes dont l'abbé André donne complaisamment « la glorieuse nomenclature » (3).

Et chaque année, c'est le même émerveillement. Les kermesses se succèdent et se valent d'année en année. Le curé énumère les têtes nobiliaires qui se dévouent auprès des plus humbles. Pour le curé d'Escoublac, la question sociale est ainsi résolue :

« Chers bienfaiteurs d'Escoublac-La Baule (2), vous l'avez résolue cette question sociale qui agite le monde et divise le peuple... Quand les grandes dames de ce monde tendent leurs mains délicates et généreuses aux enfants de ma paroisse en organisant une kermesse, elles font voir ce qu'est la charité chrétienne et par là même la solidarité chrétienne, renouvelant ainsi les merveilles opérées par saint Vincent de Paul ».

Une question peut se poser : quel bénéfice a tiré finalement le curé d'Escoublac de ces kermesses annuelles organisées successivement au bois

(3) *Le Petit Semeur*, n° 34 du 20 septembre 1908 et n° 82 du 29 août 1909.

1^{re} Année

Dimanche 20 Septembre 1908

N° 34

L E

PETIT SEMEUR

ORGANE HEBDOMADAIRE

DE LA PAROISSE D'ESCOUBLAC-LA-BAULE

PARAISSANT LE SAMEDI



MESSES DE LA SEMAINE

Lundi 21. — St. Mathieu, apôtre. — 6 h. messe chantée de trentain, pour Jeanne-Marié Thuaud, femme Bellorge, décédée au Guézy.

Mardi 22. — St. Maurice et ses compagnons, martyrs. — 6 h. messe chantée de trentain pour René-Marié Hégo, décédé à Cantres.

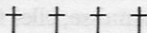
Mercredi 23. — St. Lin, pape et martyr. — 6 h. messe basse. 7 h. 1/2. messe pour M. de Verneuil à la chapelle de la Sauldraye.

Judi 24. — N. D. de la Merci. — 6 h. messe chantée de trentain pour une défunte et sa famille.

Vendredi 25. — St. Thomas de Villeneuve, évêque. — 6 h. messe pour les défunts de la Paroisse.

Samedi 26. — Messe. 6 h. messe chantée pour les associés de la Bonne Mort.

Dimanche 27. — XVI^{ème} Dimanche après la Pentecôte.



Chapelle de la Baule

Dimanche. — Messes à 6 h., à 7 h. 1/2, à 9 h. — Salut du T. S. Sacrement à 7 h.

Chaque jour, messe basse à 8 h.

Judi. — Salut du T. S. Sacrement à 5 h.



Après la Kermesse !

Le souvenir d-t-on est la mémoire du cœur ! J'ai la prétention de la posséder cette mémoire, qui à défaut de celle de l'esprit, joue un grand rôle dans la vie humaine, en prouvant au monde égoïste, que chez les enfants de Dieu, un bienfait n'est jamais perdu !

Donc, aujourd'hui, je veux accomplir un acte nécessaire de reconnaissance, en disant bien cordialement à tous ceux qui ont voulu être les instruments de la charité et de la pitié, un grand merci !

Où, ce n'est pas sans une douce et vive émotion, que j'ai pu constater une fois de plus, que dans l'âme française à quelque contrée quelle appartienne, vibre toujours ce sentiment si noble et si chevaleresque, qui s'appelle le dévouement. Un mot du Pasteur a suffi pour stimuler le zèle des gens de cœur qui composent la station balnéaire de la Baule. Toutes les divergences d'opinion ont disparu, toutes les classes de la société se sont tendues la main, et là dans ce petit coin de la France a régné la véritable, la bonne, la sainte fraternité. Qui a opéré ce rapprochement, qui a fait cette union des cœurs et des volontés ? le noble le plus noble du cœur humain, l'amour du malheureux. Ah ! j'aurais voulu voir là, les prétendus sages, les sociologues, même les philosophes, et pour les convaincre que la religion seule possède le secret de la véritable *solidarité*, je leur aurais dit : Voyez, jugez, et tirez maintenant les conclusions !

Mais laissons là, toute discussion inutile devant ce beau spectacle qui laisse à l'âme humaine, la plus consolante pensée, et la preuve manifeste que nous sommes tous enfants de Dieu et faits pour nous comprendre.

Passons brièvement en revue, la composition variée de cette délicieuse Kermesse, où tout le monde a fait grandement son devoir. Je dois signaler en première ligne, le dévouement, le tact, l'habileté du Syndic des propriétaires, Monsieur Aubinais, qui mal-

d'Aulnes et sur le terrain de l'école libre, une puis deux fois par saison ?... La saison, dira l'abbé André, est « l'heure de la moisson », de la cueillette pour alimenter le troupeau que Dieu lui a confié... En 1909, le curé avait 20 000 F de dettes à payer. Deux ans plus tard, il ne lui restait que 6 000 F, qu'il pouvait espérer gagner à la prochaine saison. Et il disait à l'intention de ses confrères qui gémissaient de ne pas avoir La Baule : « Dieu peut toujours faire un miracle !... ».

La guerre de 1914 mit le point final à l'activité kermessière du curé d'Escoublac. Accueillie avec toute la fougue de son patriotisme la guerre allait littéralement tuer l'abbé André. Dans son portrait moral tracé par le confrère dont nous avons parlé, vous vous rappelez qu'après avoir montré son intelligence et sa volonté qu'il qualifiait de « tenace et capable de lutter » il ajoutait : « cœur sensible à tous les appels et facile à émouvoir ». Ce grand lutteur était en effet un grand sensible. Il ne supporta pas les souffrances de ce troupeau qui lui avait été confié dans une guerre qui se prolongeait et coûtait si cher en vies humaines. Il mourut en 1917 et il mourut loin de son peuple au cours d'un repos qu'il prenait dans son pays natal. Le curé d'Escoublac ne fut pas enterré dans le cimetière paroissial où « passe l'hymne des sapins, la voix tant variée de la mer et, par-delà l'infini qui fait rêver, de l'éternité en laquelle sont entrés les défunts ». C'est la conclusion de l'article consacré à Louis-Marie André dans *La Semaine Religieuse* de Nantes. J'ai souhaité, pour ma part, que l'on donne le nom du « curé veilleur » et du « curé lutteur » au square qui entoure l'église d'Escoublac. Le monument aux morts de la guerre qui s'y trouve fut l'occasion d'une démission d'un conseiller municipal de la Baule car il comportait une croix, signe religieux interdit sur un terrain communal. Le curé d'Escoublac aurait été heureux de commenter cet événement, qui lui aurait rappelé les grandes heures du combat qu'il avait mené pour l'Église et pour la France. C'était pour lui une guerre sainte, pour laquelle il se faisait bateleur et organisateur de kermesses. « Je suis gueux comme un rat d'église », écrivait-il dans son célèbre bulletin. Il était le type presque caricatural de ces prêtres qui voulurent relever le défi de la laïcisation de la société qu'ils attribuaient à un complot dont les francs maçons étaient les maîtres d'œuvres.

La kermesse n'était qu'un moyen : le moyen de sauver l'école chrétienne et le moyen de rassembler, autour d'une idée forte, les deux populations dont il se sentait responsable, lui, le « curé des moissonneurs » et le « curé des baigneurs ».

« Quand naissait La Baule, les kermesses paroissiales d'Escoublac ». Le thème du congrès qui a donné l'occasion de cette conférence était la fête. Il se déroulait précisément tout près de La Baule où nous accueillirent les autorités officielles. J'ai voulu, sur place, évoquer un type de fête dont la paroisse demeurait le centre et dont le curé était le maître d'œuvre et qui

avait reçu un nom dans lequel résonnait quelque chose de liturgique. La raison profonde de ces kermesses était le besoin d'argent pour les œuvres. Le curé André dont la personnalité n'était pas banale sut habilement jouer des circonstances pour sauver ce qui lui paraissait l'essentiel même de sa mission, les écoles chrétiennes. Il ne faudrait pas pour autant restreindre son action à ce souci primordial. Quand on tourne les pages du bulletin paroissial, on voit se dérouler, jour après jour, une année où les activités sont diverses et dans lesquelles le curé s'investit totalement. Il puise d'ailleurs son énergie aux sources de la foi à laquelle il est profondément attaché. Bien sûr, il est de son temps et l'expression de sa foi peut nous paraître traditionnelle. Malgré une plume facile et originale, il n'est pas « cultivé », mais pour lui la culture n'est pas dans l'étalage d'idées. Elle est profondément religieuse. J'avais aux paroissiens d'Escoublac présenté le portrait de leur ancien curé et les plus anciens l'avaient bien reconnu, tel qu'il avait été dans leur jeunesse. Je voudrais, aujourd'hui, vous avoir fait connaître, à travers les fêtes dont il était un peu la vedette, cet homme qui devait un peu trancher sur ses confrères, mais dont nous avons la double chance d'avoir conservé les témoignages de ses activités dans son célèbre *Semneur* et une notice biographique que l'amitié a dictée. Ajoutons que ce curé fut pour ses vicaires d'une grande compréhension. Il ne pouvait vivre sans amitié. On peut dire qu'il mourut au service d'un peuple qu'il avait aimé. Louis-Marie André méritait cet hommage.

Jean GUEHENNEUC

RÉSUMÉ

La Baule-Escoublac : le nom d'une station de chemin de fer qui rappelle à travers ces deux mots bien des souvenirs historiques. La Baule née au siècle dernier. Escoublac vivant « au péril des sables ».

Au point de rencontre, une personnalité hors du commun, un prêtre aussi généreux que combattif, un curé de paroisse, Louis-Marie André. Par ses célèbres kermesses il établit des liens entre ceux qu'il appelle les « moissonneurs » et les « baigneurs ». Sa passion c'est l'éducation des enfants pour lesquels, dans l'esprit du temps, il bâtit et veut faire vivre des écoles chrétiennes. « Catholique et breton » il n'en est pas moins patriote. Il appelle de ses vœux la revanche, mais il mourra en 1917, tué littéralement par les « horreurs de la guerre ».